

A propos d'une formule orale usuelle en contexte vaudois : approche analytique, interprétative et tout le commerce

Autor(en): **Flutsch, Laurent**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Cahiers d'archéologie romande**

Band (Jahr): **151 (2014)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-835683>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A propos d'une formule orale usuelle en contexte vaudois : approche analytique, interprétative et tout le commerce

Laurent FLUTSCH

Objectifs et méthodologie

Cadre théorique et enjeux

Nombre de particularismes langagiers observés chez certains groupes spécifiques de locuteurs du canton de Vaud (Suisse) révèlent une complexité voire une opacité sémantiques difficiles à élucider, et qui souvent ont nourri de longues controverses dégénérant quelquefois en irrévocables querelles d'écoles : citons entre autres exemples les fameux «*ça veut déjà bien jouer*», «*entrez seulement*», «*pense te voir*», «*(pour) pas qu'y soit dit*» (Chollet et al. 1976).

D'autres formules recensées, sous un abord qui *a priori* semblerait heureusement plus explicite, peuvent dissimuler des profondeurs équivoques où se conjuguent l'euphémisme et l'emphase, le sous-entendu et le surligné, le double sens et le demi-mot. Au gré d'une alchimie fondée sur un référentiel tacite qui les nourrit, les façonne et les féconde en signifiants à la fois très précis et opportunément vagues, ces formules, souvent ouvertes à des dimensions faussement ou réellement paradoxales, dessinent des ensembles et sous-ensembles jacobsoniens plus ou moins clos et aux contours plus ou moins nets de destinataires-relés reliés par le partage total ou partiel du code et du référent. Le tout est par ailleurs sujet à fluctuations en fonction des circonstances, des teneurs, de l'identité des émetteurs-récepteurs, de leurs antécédents mutuels et de leur état, selon par exemple qu'ils sont scellés plus ou moins haut.

Ce terrain n'en offre pas moins, semble-t-il et avec les réserves qui s'imposent, les conditions expérimentales et théoriques d'une recherche ciblée, avec pour possible aboutissement l'ébauche d'une définition synchronique et spatiale d'un groupe culturellement cohérent, en même temps qu'une tentative de cerner quelques uns des tropismes mentaux qui composent le ciment de la cohérence en question. La corrélation de ces axes interprétatifs peut concourir à l'élaboration de l'amorce d'un aperçu de quelques éléments potentiellement constitutifs de ce que l'on pourrait désigner comme «l'esprit vaudois», ce qui à l'évidence représente un

défi et un enjeu considérables, à propos desquels il importe toutefois de maintenir une vigilance critique conjuguant prudence méthodologique et retenue déductive, et gouvernée par le principe fondamental en vertu duquel, comme que comme, qui ne peut ne peut.

Choix de l'objet d'étude

Si le choix de la formule soumise ici à l'examen repose sur des critères multiples, il découle avant tout d'une volonté de privilégier un terrain thématique à la fois suffisamment global pour être porteur d'enseignements fructueux, et suffisamment précis dans son intention discursive pour limiter les risques de dzevater, voire de ouatasser, dans la peuffe d'une portée interprétative trop vague et mouvante.

Il est en effet des expressions étroitement liées à des secteurs d'activité limités ou à des contingences particulières : ainsi des formules comme «*les pique-meurons referment pas les clévars et après faut rapercher les modzons sur les béquets*» (paysannerie), «*choper le loup*» (marche à pied, vie militaire), «*avoir la débattue*» (dégel physiologique, vie militaire), «*se mettre à la chotte au cani quand il roille*» (météorologie, vie militaire), «*cinquante au roi mit*» (jeu, vie militaire), «*une puissante gonflée*» (boisson, vie militaire), «*prendre une senaillée*» (rapports sociaux, vie militaire) sont trop circonstanciées pour se prêter sans peine à une extrapolation pertinente (Compondu 2009).

A l'inverse, «*c'est quoi ce chenit*» ou «*avoir des bringues avec les grimptions schnaguebitz*» couvrent des réalités bien trop omniprésentes et universelles pour nourrir une procédure analytique, une démarche interprétative et une construction déductive qui soient raisonnablement cadrées, balisées, étayées et aboclées.

Entre ces deux pôles, il y a donc lieu de cultiver le juste milieu. C'est avant tout cette impérieuse nécessité qui a conduit à choisir pour terrain d'investigation une expression qui, bien que courante, restait peu étudiée : «*on a eu été plus mal*».

Etat des questions et options méthodologiques

Hormis une exégèse petiolette, essentiellement grammaticale (Cretegy 2001), et quelques évocations sommaires en marge de contributions consacrées à d'autres formules familières (Durussel 1998, Ecoffey 2004), «*on a eu été plus mal*» n'a pas fait l'objet d'analyses ciblées jusqu'ici, encore moins de synthèses approfondies. Une lacune d'autant plus surprenante que l'expression s'avère à la fois très représentative, géographiquement confinée au territoire vaudois, usitée en situations variées et donc potentiellement riche d'enseignements.

La présente recherche se propose de combler ce grave déficit épistémologique. Quant à la procédure méthodologique, la démarche se fondera sur une approche la plus globale possible, en prenant d'abord en compte le cadre circonstanciel et les modalités de l'échange du propos, avant d'étudier la construction formelle de l'expression, puis d'explorer les étendues de son champ sémantique. Enfin, on tentera de corrélérer ces éléments afin de dégager des axes convergents, dans le but d'aboutir gentiment à formuler des conclusions quelconques.

Analyse et interprétation

Contexte d'émission de la formule

Bien que marquée par une grande variété de conditions ponctuelles, la statistique d'occurrences de «*on a eu été plus mal*» est d'une remarquable homogénéité contextuelle : l'éclosion de la formule est systématiquement et exclusivement liée à la notion de grande satisfaction, laquelle découle de situations perçues comme foncièrement agréables.

La palette de ces dernières comprend notamment les plaisirs de la table (boissons comprises) ou du carnotzet. Il est intéressant de noter que l'expression «*on a eu été plus mal*» intervient le plus souvent *après* la consommation gourmande d'un repas et/ou l'éclusage d'un volume de liquides conséquent. Certes, quelques cas d'émission préprandiale, par exemple lorsqu'est servi un plat appétissant et généreux, ou lorsqu'un bouchon vient de sauter et que les verres sont emplis d'un breuvage prometteur, traduisent une volonté de saluer un plaisir annoncé. D'autres occurrences, prandiales, peuvent surgir à l'instant où une première dégustation vient certifier les délices subséquentes. Mais ces types de déclarations anticipatives ne sauraient démentir la tendance générale à une affirmation postprandiale, alors que les faits ont été dûment établis et que l'indice de satisfaction exprimée est rehaussé par un sentiment de satiété voire d'excès parfaitement assumé, approuvé et savouré.

Le fait que, dans ce contexte thématique, ce sont surtout des locuteurs objectivement repus qui annoncent «*on a eu été plus mal*» suggère deux pistes intéressantes. Premièrement, la formule présente une forte teneur affirmative : péremptoire, elle exprime un constat solide, quantitatif et qualitatif, qui ne laisse pas de place au doute et ne souffre aucune contestation. Aussi serait-il impensable qu'un inter-

locuteur rétorque «*non, on n'a pas eu été plus mal*», sauf à se disqualifier comme un complet toyet.

Ainsi donc, quel que soit le nombre des individus en présence, la déclaration «*on a eu été plus mal*» revêt un caractère d'évidence définitive et universelle. Elle n'est pas une proposition mais une proclamation, qui n'attend ni ne suppose aucune forme d'argumentation. Nul en effet ne songerait à bringuer avec ces tenailles : qui annonce «*on a eu été plus mal*», loin d'amorcer une discussion, la conclut d'office par approbation unanime. A cet égard, son expression est pratiquement dépourvue de contenu individuel : l'énonciateur ne livre pas une opinion personnelle, mais notifie un verdict partagé, un état de fait, une vérité que tout autre protagoniste eût très bien pu promulguer à sa place.

Deuxièmement, le fait que la formule «*on a eu été plus mal*» sanctionne préférentiellement un état de plénitude (au sens d'être pleins), au moment où l'essentiel est accompli, semble traduire une certaine propension à la passivité contemplative. Le contexte d'émission est marqué par l'apaisement, la tranquillité, l'inaction méritante qui souvent couronnent l'édification patiente et opiniâtre d'une «*cathédrale de trois décis*» (Fallet 1997), et/ou qui concluent un cycle immuable : repas, repus, repos.

Constat révélateur à cet égard, l'autre domaine situationnel statistiquement propice à l'expression «*on a eu été plus mal*» est précisément celui de la cosse, voire du clopet. Intensément goûté, le fait de ne rien faire, dans des conditions de préférence agréables (terrasse, tonnelle, température douce et soleil, de quoi siroter, absence d'échéance au temps impartii...) constitue une jouissance notoire dans un système de valeurs (cf. *infra*) d'influence épicurienne et sans doute méridionale. La jouissance en question est au demeurant violemment contraire à la configuration mentale bourbine et donc vertement vilipendée par les casques-à-boulons, qui y voient l'exemple typique de la légèreté et du dilettantisme welsches ; ce qui bien sûr ajoute encore à la satisfaction de s'y adonner.

De fait, si l'expression qui nous occupe exprime clairement une forme d'assouvissement, elle ne convient pas à tous les plaisirs. Ainsi ne vient-il guère à l'esprit d'un individu qui fréquente de saluer une extase sexuelle par «*on a eu été plus mal*». De même, l'allégresse née d'un succès aussi vif soit-il (travail mené à bien, victoire sportive, triomphe au chibre) n'engendre quasiment jamais la déclaration «*on a eu été plus mal*». Provoqué par une scène cocasse ou par un récit, le rire, qu'il prenne la forme de riguenette ou de recaffées, est un plaisir tout ce qu'il y a de bonnard, mais qui sauf exceptions n'entraîne pas non plus l'affirmation «*on a eu été plus mal*».

C'est encore une fois que la formule s'applique avant tout aux situations de contentement passif, où bien-être et délectation reposent beaucoup moins sur l'action que sur des circonstances favorables, et où la félicité est d'autant plus intense que le bilan dépense ravissement/dépense d'énergie est positif. Faut-il en inférer que le naturel vaudois est fait d'oïveté, de fainéantise, de passivité mollachue ? A l'évidence non puisque, précisément, un moment de bien-être ne va pas sans l'immédiat rappel du contraire : «*on a eu été plus mal*».

La tournure grammaticale et les champs sémantiques

Commençons par le commencement : loin d'être anodin, le recours au pronom indéfini neutre «on» (de *homo*) confirme la faible implication individuelle de l'énonciateur (cf. *supra*) au profit d'un constat d'ordre général, celui d'une réalité commune indubitable. L'affirmation est ainsi investie d'une portée quasiment proverbiale.

Il n'est toutefois pas inutile de se demander *qui* au juste «a eu été plus mal». Le pronom «on» peut en effet désigner des tiers non identifiés («on a sonné»), ou les gens en général («on vote aujourd'hui»), ou à l'inverse un individu ou groupe d'individus précis apostrophés par quelqu'un d'autre («ah, on veut faire le mariole ? Ah, on roule sur les pieds des douaniers ? Parquez-vous là ! »), ou enfin les membres d'un groupe de deux personnes au minimum dont fait partie le déclarant («qu'est-ce qu'on fait, on remet trois ou on passe au rouge ?»). C'est sans nul doute ce dernier cas de figure qui prévaut dans les contextes d'émission de la formule qui nous occupe : «on» y est tout simplement l'avatar familier de «nous». Nonobstant, il serait à l'évidence impensable d'énoncer «que faisons-nous, remettons-nous trois ou passons-nous au rouge ?» ou «nous avons eu été plus mal».

De ce fait établi découlent deux réflexions. D'abord, l'usage exclusif d'un langage familier définit la nature des liens entre locuteurs. Au sens premier du terme, la *familiarité* de l'expression évoque la famille de pensée, la communauté d'esprit, dans le cadre de relations amicales ou d'une simple proximité ponctuelle. Même si l'expression «on a eu été plus mal» peut très bien surgir entre parfaits inconnus, elle consacre une forme de complicité de l'instant, née du contexte et du contentement partagé. Elle signale par ailleurs un équilibre social tout au moins momentané, où tout rapport hiérarchique s'efface derrière une convivialité de bon aloi. Enfin, elle englobe une implicite déclaration d'appartenance mutuelle à une forme à la fois nette et vague de parenté culturelle régionale (Guignard 2002).

Ensuite et à titre secondaire, le rejet total du «nous» personnel au profit du «on» indéfini suggère un penchant subtilement paradoxal : d'un côté, la force affirmative est atténuée par un «on» neutre, à la fois moins impliqué, plus pudique, plus flou et plus nuancé qu'un «nous» dangereusement précis ; de l'autre, elle est à l'inverse multipliée par l'ambiguïté d'un «on» qui peut aussi connoter le global voire le proverbial.

Venons-en à l'usage du passé surcomposé, dont les autres applications usuelles sont «ça a eu payé» et «ça s'est eu vu». D'abord, cette tournure renforce l'antériorité de la réalité désignée, laquelle est reléguée dans les niolles d'un passé assez lointain. De fait, il serait possible d'annoncer, au passé composé, «hier, on a été plus mal» ; en revanche on ne dirait guère, au surcomposé, «hier, on a eu été plus mal». C'est que la formule s'accommode mal de l'exactitude chronologique : en plus d'être ancienne, la date des faits évoqués demeure opportunément vague.

On peut y voir la marque d'une pudeur qui rechigne à rappeler trop précisément des circonstances pénibles, dont la mémoire meurtrie de chaque protagoniste ne conserve

que trop les affres. Mais il s'agit là d'une lecture plutôt optimiste, puisqu'elle stipule que les fameux moments où «on a eu été plus mal» sont définis et ponctuels, probablement rares et reculés. L'interprétation pessimiste, elle, consiste à voir dans le passé surcomposé «on a eu été» une volonté d'appuyer le caractère implacable et officiellement avéré desdits moments difficiles, et de souligner par défaut de repère chronologique qu'ils ont été bien assez nombreux et variés au fil du temps.

Plutôt que de vouloir à tout prix trancher entre ces deux versions, il paraît infiniment plus sensé de constater leur coexistence, en y discernant l'énième marque d'une tolérance au paradoxe, voire le signe d'un penchant pour l'équivoque qui nourrit efficacement le non-dit, ou même la trace d'une tendance atavique à l'indécision. Bien sûr, il serait faux également de vouloir choisir entre ces trois options, parfaitement compatibles et cumulables. Au demeurant, eussent-elles été totalement incompatibles et brutalement contradictoires qu'elles n'en eussent pas moins pu se conjuguer aisément, grâce à la remarquable souplesse logique dont la pensée vaudoise peut quelquefois faire preuve, suivant comment (Maniglet 1989).

En fin de proposition, c'est évidemment la forme comparative «plus mal» qui fixe le sens premier du discours, non sans y appondre des signifiés spécifiques. En l'occurrence en effet, l'intention diverge assez nettement du strict référentiel sémantique, puisqu'un francophone profane, frouze ou pique-meurons par exemple, comprendrait probablement l'expression de travers, voire à boclon. C'est que l'acceptation française froide et primaire de la construction «plus mal» implique une péjoration dans le registre négatif : *de facto* et *stricto sensu*, la formulation «on a eu été plus mal» indique «on est mal», en relevant qu'on l'a été davantage encore par le passé. En d'autres termes, on souffre, bien qu'on ait connu pire. Or une telle interprétation, solidement fondée en français, ne peut qu'engendrer la *coffià* en contexte vaudois, où la formule exprime au contraire un bien-être de sorte.

Cette puissante inadéquation révèle bien l'affligeante pauvreté de la langue parisienne académique, bien trop crouille pour embrasser les subtilités vertigineuses de la pensée vaudoise (Pantet et Pittet 2010).

Bien sûr, certains tatipodzes incurables ne manqueront pas de signaler que tout hiatus serait réduit à néant si les locuteurs adoptaient, au lieu de la trompeuse formulation «on a eu été plus mal», la proposition plus idoine «on a eu été moins bien», qui quant à elle correspondrait fidèlement au ressenti circonstanciel exprimé. Aussi réductrice que simpliste, une telle suggestion réduit le parler à la triste désignation directe et descriptive des choses, en cambant allègrement les béants abîmes de complexité psychoculturelle qui s'ouvrent entre le réel et l'énoncé : elle ne fait dès lors que désigner ses propres auteurs comme des bracaillons, pour ne pas dire des boffios.

En réalité, c'est une évidence, si la forme «plus mal» est préférée à «moins bien», c'est que d'impérieuses motivations dictent ce choix, lequel met en parfaite concordance tournure grammaticale et tournure d'esprit.

La tournure d'esprit

Le fait de déclarer «*on a eu été plus mal*» plutôt que «*on eu été moins bien*» relève d'une tendance marquée et très typique, fondée sur des réflexes profondément ancrés, qui souvent porte le Vaudois à l'euphémisme. Qu'à l'inverse il soit tout aussi enclin à l'exagération emphatique illustre bien la subtilité complexe d'une configuration mentale où, comme on l'a souligné plus haut, gogent bien des paradoxes réels ou apparents qui eux-mêmes, parfois, se contredisent parmi.

Pour en rester au cas qui nous occupe, la première raison qui dicte la litote «*plus mal*» est que l'esprit local rechigne à la proclamation trop clairement positive, du moins dans le domaine considéré. En effet, si le Vaudois peut se montrer extrêmement péremptoire et laudatif en commentant par exemple la qualité d'un vin («*charette, il va rude bien*», «*il est estra*»), il fait montre en revanche d'une puissante retenue lorsqu'il évoque sa propre personne et communique ses sentiments, tout particulièrement s'ils sont du genre doux et agréable. Au-delà d'une modestie et d'une pudeur amplement avérées, il faut y voir une sagesse née de la certitude que «*Le bonheur est chose légère / Que toujours notre cœur poursuit / Mais en vain, comme la chimère / On croit le saisir, il s'enfuit / Il n'est rien qu'une ombre fugace / Un instant, un rayon furtif...*» (Perrusset 1948).

Profondément conscient de cette volatilité, le locuteur vaudois met en oeuvre l'une de ses qualités légendaires : la méfiance. Ainsi réfrène-t-il toute tentation de proclamer une satisfaction dont il ne sait que trop le caractère illusoire, éphémère et/ou relatif. Comme il faudrait être naïf ou complètement sonné pour croire à la consistance du bonheur, l'euphémique «*on a eu été plus mal*» est infiniment plus indiqué qu'un impudent et imprudent «*on a eu été moins bien*» induisant la dangereuse affirmation «*on est bien*», laquelle serait forcément fallacieuse et porteuse de déconvenue.

A cette circonspection hautement raisonnable s'ajoute peut-être un soupçon de crainte superstitieuse : toute chose plus ou moins positive ne demandant qu'à tourner mal, tout moment délectable reposant en équilibre infiniment précaire sur un aguillage circonstanciel qu'un rien peut déguiller, la simple attestation orale d'une félicité passagère pourrait suffire à l'épouaier. Mieux vaut donc l'évoquer à mots couverts, furtifs et codés sous la forme «*moins mal*».

Par ailleurs, la perception locale du plaisir s'inscrit dans un référentiel sous influence calviniste, où toutes les délices sont par essence vaguement coupables, avec pour corollaire logique l'arrière-pensée du châtement. La plus flagrante illustration de cette disposition d'esprit soumise à une perpétuelle épée de Damoclès reste bien sûr le commentaire météorologique : tandis que le profane s'esbaudit béatement quand il fait grand beau, le Vaudois annonce «*on veut le repayer*».

Cette approche comptable des choses imprègne en profondeur le ressenti et l'exprimé. Certes, bien des cultures exogènes admettent que chaque médaille à son revers ; mais la sagesse vaudoise, elle, va beaucoup plus loin en adoptant un système de gestion automatique et simultanée de l'actif

et du passif, du positif et du négatif, qu'elle synchronise en établissant un bilan global anticipé. En d'autres termes, on repaye par avance et par acomptes : de tout motif de satisfaction est retranchée d'office une quote-part de vicissitude, à titre préventif, afin d'atténuer le désappointement programmé lorsque viendra l'heure de régler l'inéluctable facture (Ravussin 1988). C'est ce réflexe d'épargnant avisé qui conduit le paysan vaudois, quand les patates sont grosses, à relever que «*les petites pas tant*». Et c'est vraisemblablement une démarche similaire de restriction précautionneuse du plaisir, fût-elle conventionnelle et de pure forme, qui parmi d'autres paramètres déjà mentionnés sous-tend le choix de l'euphémisme «*on a eu été plus mal*».

Notons que si le Vaudois est prompt à déclarer, par grand soleil, «*on veut le repayer*», il ne dira pas, sous la roille, «*on veut le retoucher*». De même, s'il recourt à la litote et à la sobriété minimaliste pour évoquer son bien-être en situation plaisante, il pratique volontiers l'hyperbole pour figurer ce qui le contrarie ou l'accable («*une puissante cramine*», «*une terrible tchiaffe*», «*une soif épouvantable*...»). Faut-il en conclure que la perception vaudoise des choses tend à déruper systématiquement vers le négatif ? Que non : ce sont à l'évidence les choses elles-mêmes qui tendent à déruper systématiquement vers le négatif.

Loin d'être une piorne, le Vaudois est donc simplement lucide. En découle un puissant fatalisme, lequel se manifeste en de multiples occasions et sous des formes variables. Il se décline ainsi en fréquentes émissions de l'interjection «*ma fi !*», qui suffit à exprimer la placide acceptation du destin. Mais le fatalisme fonde aussi d'implacables constats ponctuels pétris de sagesse : notamment que la terre est basse, qu'il est vain de niousser sous la care (et plus globalement sur le temps qu'il fait) puisque comme que comme on est dessous, ou bien sûr, parfait concentré de tous les autres, que qui ne peut ne peut.

Ainsi l'esprit vaudois est-il porté à la soumission devant l'ordre des choses (l'hymne cantonal, rappelons-le, glorifie «*l'amour des lois*»). Comme l'atteste une édifiante histoire populaire, même la pire des calamités, la plus cruelle des injustices, la plus atroce des tragédies, soit la grêle *avant* la vendange, ne déchaîne ni imprécations ni rébellion ouverte : accablé, le vigneron contemple longuement son parchet dévasté ; puis, toisant le ciel du coin de l'oeil, les poings serrés, il profère avec lenteur : «*j'accuse personne, mais c'est pas malin...*»

Au plan philosophique, le mariage entre ce vaste fatalisme et la morale protestante aurait très bien pu engendrer un pouet stoïcisme, austère et discipliné, comme ça se vérifie d'ailleurs en milieu stauffire (Visinand 1919). Par bonheur, le processus diverge clairement en contexte vaudois, où l'influence méridionale vient opportunément rebouillir l'alchimie des courants de pensée. Une alchimie qui, de fermentation en décantation, finit par produire une forme à la fois très délicate et très pure d'épicurisme.

Connaître l'infinie volatilité des félicités, anticiper prudemment leurs revers, accepter lucidement l'ordre des choses : avec le goût des plénitudes tranquilles et conviviales, un

sens aigu de l'identité culturelle communautaire, un fond de modestie, une précieuse élasticité dans l'absorption des paradoxes, une sobriété verbale, un caractère économe et une méfiance atavique, tout concorde à façonner une sagesse vaudoise qui ne s'égaré pas en quêtes illusives, qui réprouve l'impudeur des logorrhées extraverties et qui fondamentalement dédaigne la vanité, pour mieux goûter à des satisfactions simples mais profondes, dont la relativité et la fragilité ne font que renforcer la délectation.

Très fidèle à la pensée d'Epicure, cette philosophie-là ne peut qu'inciter à cultiver, voire à multiplier autant que possible, les circonstances propices à la déclaration «*on a eu été plus mal*».

Bilan provisoire et directions de recherche

On fait comme on a dit. En attendant, tout de bon !

Références bibliographiques

- CHOLLET, J.-L., et al. (1976) - Remettez trois. In : COLLECTIF (dir.), *Réfections du monde*. Actes répétés de la Table-Ronde du Lausanne-Moudon, Lausanne, 1^{er} janvier-31 décembre 1976 ss., Lausanne : Edition Rééditions (collection Pèdzes), p. 1000-1510.
- COMPONDU, J.-L. (2009) - *Questions sans rapponse. Difficultés de la synthèse des éléments disjoints*. Tolochenaz : Edition Abbaye du tir / Giron des musiques, 309 p.
- CRETEGNY, J.-L. (2001) - L'emploi du passé surcomposé. *Revue suisse de conjugaison*, 137, 3, p. 40-42.

- DURUSSEL, J.-L. (1998) - L'adverbe «gentiment» dans le langage vaudois. *Bulletin trimestriel de la Société vaudoise de Batoille*, 1998, 1, p. 312-1096.
- ECCOFFEY, J.-L. (2004) - *Puissante cosse*. Pompaples : Edition du Milieu du Monde, 1 p.
- FALLET, J.-L. (1997) - Liquide solide : l'architecture sacrée chez Jean-Villard Gilles. *Comptes-rendus sur Soleure*, 2,5/1000, 1997, p. 10-11.
- GUIGNARD, J.-L. (2002) - *Traits communs et traits particuliers : des croisements à la croisée*. Arrissoules : Edition du Contour (collection Remaniements ; 17), 14 p.
- MANIGLET, J.-L. (1989) - Les concepts cupessés (bien au contraire). *Jahresbericht der waadtländischen Gesellschaft für Ur- und früh Geistes- und Hintergedankenwissenschaften*, 1, p. 58-13.
- PANTET, J.-L., PITTET, J.-L. (2010) - Paris c'est bien joli, mais c'est loin de tout. In : PIGUET, J.-L. (dir.), *La nioniotte éclaffée*. Compte-rendu du XI^e colloque intercommunal contre les péteux qui raffinent, Les Bioux, 17 février 2008. Le Lieu : éditions Y.E.A.P.C.N., p. 63-208.
- PERRUSSET, J.-L. (1948) - D'Albert Einstein à Jean-Villard Gilles, les progrès constants d'une théorie : relativité restreinte, relativité générale, relativité tout court. *Science*, vol. 108, 2814, p. 620-631.
- RAVUSSIN, J.-L. (1988) - *Considérations autour des séquelles d'une fédérale*. *Revue cullierane de xylocéphalie*, 12, 5, p. 135-444.
- VISINAND, J.-L. (1919) - *Les peuples gremelus. Carnet d'expédition dans la région de Brugg*. Echichens : Edition Safaris (collection Grand Nord ; 4), 773 p.

Laurent Flutsch
Musée romain de Lausanne-Vidy
Chemin du Bois-de-Vaux 24
CH - 1007 Lausanne

